Bibliothèque anarchiste

Le Réveil clandestin
A la même enseigne
novembre 1940

extrait le 29 octobre 2026 d'*Archives autonomies*, tiré du n°3 du *Réveil clandestin*

bibliotheque-anarchiste.com

A la même enseigne

Le Réveil clandestin

novembre 1940

De toutes parts nous entendons dire qu'il faut s'adapter volontairement au nouveau statut de l'Europe, à un régime naziste, en somme, avant d'y être contraint par la force. A entendre certains bons apôtres, les régimes de liberté, même relative, seraient des régimes de perdition, à preuve la France vaincue, alors que les autocraties, les dictatures, les tyrannies signifieraient une véritable bénédiction pour les peuples qui s'y soumettent. La pire réaction cherche à hâter le mouvement de nazification pendant que le monde entier est sous l'impression de l'écrasement de la France, écrasement qu'une foule de facteurs autres que son organisation démocratique, fortement centralisée d'ailleurs, n'expliquent que trop. Mais, enfin, quel est l'état d'âme en Allemagne, malgré ses extraordinaires victoires ? Voici comme il est décrit dans le journal américain *PM* du 30 septembre dernier, par M. Richard O. Boyer à peine de retour de Berlin :

> Dix jours avant mon départ, je me suis trouvé dans les refuges avec les habitants de la capitale allemande pendant les bombardements, tandis que les bombes et le feu des canons antiaériens faisaient trembler la terre et remplissaient la nuit de terreur. Je n'avais jamais vu de gens aussi dépourvus de ressort, aussi authentiquement démoralisés. Ce n'était pas la peur ni les dommages éprouvés, ni le nombre des victimes — proportionnellement de beaucoup inférieur à celui de Londres. C'était quelque chose de plus profond, quelque chose qui donnait aux petits bombardements démonstratifs de Berlin une importance disproportionnée en regard aux maux subis.
>
> C'était, d'après ce que j'ai pu comprendre des Allemands eux-mêmes, que les événements extérieurs faisaient en quelque sorte partie de l'ensemble de leur propre vie. La plupart avaient vécu la guerre mondiale, puis le blocus, puis la révolution, les émeutes de la rue, le chômage,

l'inflation, la banqueroute, la disette. Toute leur vie avait été ainsi. Ce n'était pas à cause des bombardements, ni du manque des vivres, ni même de la sévérité des règlements de guerre, que leur existence se trouvait privée de toute grâce et spontanéité, et qu'ils se voyaient transformés en automates. C'était tout ce qui s'était passé depuis 1914, joint au pressentiment que les choses iraient de mal en pis.

Parfois, ils inspiraient un sentiment de pitié en les voyant entassés dans leurs caves, et je leur disais :

— Courage ! la guerre peut-être sera bientôt terminée.

La réponse était presque toujours la suivante :

— Oh non ! elle va durer. L'Amérique y participera encore. Et nous aurons un autre hiver terrible comme le dernier.

— La presse ne dit-elle pas que vous allez battre l'Angleterre ?

— Oh ! les journaux ! — Et souvent l'interlocuteur haussait les épaules et regardait autour nerveusement, comme si quelqu'un pouvait entendre la pensée non exprimée que l'on ne peut croire aux journaux.

Lorsque ma femme et moi quittâmes l'Allemagne, il nous sembla sortir d'une prison. Pendant toute la journée précédente, il y avait eu une véritable procession d'Allemands qui venaient nous demander de leur rendre tel ou tel petit service, lorsque nous serions « dehors » — désignant ainsi le reste du monde. Il consistait simplement à dire à un parent à Chicago ou à San Francisco qu'ils étaient en bonne santé. Le matin du départ un groupe du personnel de l'hôtel nous entoura, nous priant de leur donner les coupons non utilisés des cartes d'alimentation. Il s'agissait de pauvres gens, et quoique nous leur eussions

donné quelques habits et un peu d'argent, c'était pour les coupons qui allaient leur permettre d'obtenir un morceau de viande et un peu de beurre en plus qu'ils avaient des larmes aux yeux. Une femme finit par nous dire :

— Oh ! prenez moi avec vous ! Cachez moi dans une malle ! Je suis prête à tout, pourvu de pouvoir m'en aller bien loin !

C'eût été ridicule, si cela n'avait été si tragique.

Lorsque nous serrâmes leurs mains, ils avaient l'air de personnes abandonnées dans une situation désespérée, saluant les bienheureux qui peuvent s'en évader. Il s'agissait d'individus de plusieurs classes, mais une sorte de désespoir était leur commun dénominateur.

Donnons d'autres témoignages, publiés par le *New York Times* du 29 septembre dernier. Ce sont des lettres écrites par des personnes se trouvant en France occupée :

> Les autocars qui chaque nuit emportent l'ameublement des plus belles maisons de Paris, reviennent avec des familles allemandes, qui s'établissent en masse ici pour se soustraire aux bombardements systématiques auxquels l'aviation anglaise soumet l'Allemagne. Mais en plus des familles qui restent temporairement ici à cause de l'aviation anglaise, un grand nombre d'Allemands s'installent aussi dans les régions du Nord de la France, afin de les nazifier. Tout ce travail est accompli comme un essai de colonisation, et vous pouvez vous imaginer combien ils sont haïs. Les Allemands nous prennent tout ce que nous avons. La population, naturellement, le sait, comme elle sait que là où elle n'est pas pillée directement, elle est quand même ruinée par le système monétaire imposé.

Un officier écrit à un collègue :

> Au commencement les habitants étaient étonnés par les égards et la réserve dont faisaient preuve les Allemands en territoire occupé. Ils jouaient simplement le rôle qui leur avait été appris. Beaucoup parmi nous croyaient que l'activité commerciale allait reprendre et que la collaboration franco allemande était souhaitable. Les yeux se sont ouverts à la suite du pillage systématique pratiqué par les Allemands avec l'introduction d'un système monétaire fixant à 20 francs la valeur du marc. Chaque soldat en reçoit journellement deux. Ces marcs n'ont cours qu'en France, et les commerçants qui au début croyaient vendre leurs marchandises, n'ont pas tardé à s'apercevoir qu'ils étaient volés.

Un autre officier écrit :

> Les premiers mois suivant la défaite le pays était étonné. La fin du carnage lui donnait une sensation de soulagement. Mais maintenant, peu à peu, à mesure qu'il se rend compte de la nature de l'esclavage qui l'enveloppe, le pays change d'opinion et je crois interpréter le sentiment général en disant : « Tout plutôt que Hitler ! »

Ces lettres se passent de commentaires.